



## Le Golem, créature née de l'argile et du chaos

Le Musée d'art et d'histoire du judaïsme, à Paris, consacre une exposition à l'archétype du monstre créé par l'homme, figure à la fois rédemptrice et apocalyptique.

Les périodes de chaos appellent le Golem. Cela n'a pas échappé au Musée d'art et d'histoire du judaïsme (MAHJ), qui accueille à Paris l'inquiétante créature, archétype du monstre créé par l'homme, figure à la fois rédemptrice et apocalyptique. Elle y glisse d'une représentation à une autre, comme en témoigne la centaine d'œuvres prises dans l'accrochage très adroit, conçu par Ada Ackerman, commissaire de l'exposition. De son pas lourd et lent, la créature circule dans les livres et dans la peinture, au théâtre, dans la bande dessinée et les jeux vidéo, et jusque dans la cybernétique s'il faut en croire l'un de ses fondateurs, le mathématicien américain Norbert Wiener, qui décrit le robot, lui aussi programmé par le langage, comme son « *homologue moderne* » .

Encore un pas, et c'est l'homme lui-même auquel, demain, la science du clonage assignera un destin golémique. Son viatique dans ce voyage polymorphe est sa ductilité, son ambivalence, son éternel inachèvement.

Mot et invention hébraïques, « golem » peut se traduire par « masse informe », « embryon », « leurre à forme humaine », mais aussi par « rustre » ou « robot ». Le plus souvent, aujourd'hui, il fait naître la vision d'un être colossal, une sorte de géant musculeux et pataud, Hulk avant la lettre. Dans la tradition juive iconoclaste, il reste longtemps un être de lettres, tas de glaise originelle dont l'étincelle de la vie naît ou s'éteint selon un codage de l'alphabet hébraïque. Mentionné dans les Psaumes, repris dans le Talmud, le terme désigne la première forme d'Adam, avant que Dieu lui ait insufflé une âme. Les kabbalistes, juifs comme chrétiens, s'en emparent au Moyen Age.

### Stéréotype

La légende, sinieuse, sujette à variations multiples, se diffuse à partir du XIX e siècle en Europe centrale et orientale, avatar du rêve qui fait naître *Frankenstein ou le Prométhée moderne* , de Mary Shelley, ou encore *L'Eve future* , de Villiers de L'Isle-Adam. L'une des variantes du mythe raconte comment le rabbi Loew de Prague aurait suscité un golem pour protéger les juifs de la ville des pogroms au XVI e siècle, avant que la créature ne se retourne contre son créateur, contraint de lui ôter la vie. Cette popularité va s'accroître au début du XX e siècle, avec l'enjeu de la représentation du Golem. Deux œuvres à fort succès contribuent à sa propagation, le roman illustré *Le Golem* , de Gustav Meyrink, et le film *Le Golem. Comment il vint au monde* (1920) , de Paul Wegener, qui arrachent à son interprétation juive pour en faire l'instrument d'une vision pourrie de préjugés antisémites.

La première, signée d'un écrivain autrichien féru d'ésotérisme, paraît en feuilleton à compter de 1913, avant d'être publiée en 1915. On est ici très éloigné de la légende. Le Golem, personnage secondaire, y est le double fantasmé d'un héros nommé Athanasius Pernath. Josefov, le ghetto de Prague, y est décrit comme le lieu de la prolifération équivoque, peuplé d'êtres-animaux, où règnent la violence sournoise, l'avidité, le viol des chrétiennes.

Le livre est illustré de vingt-cinq dessins d'Hugo Steiner-Prag, qui sont parmi les premières représentations à grand tirage de la créature. Le Golem y prend une physionomie spectrale et inquiétante, de type mongol

[Visualiser l'article](#)

ou asiatique, qui semble répondre au stéréotype juif tel que l'a décrit l'écrivain autrichien Otto Weininger, antisémitisme racial qui annonce la propagande nazie.

Pâte à modeler conceptuelle et figurative, le Golem peut aussi faire office de fable de la tentation démiurgique des artistes

Les romans de Meyrink inspirent l'expressionnisme cinématographique allemand, notamment Wegener, auteur d'une trilogie du Golem dont les deux premiers films, réalisés en 1915 et 1917, sont peu ou prou perdus. La troisième tentative, réalisée en 1920, sera sauvée – le film sera projeté au MAHJ, dimanche 19 mars, à 17 heures, précédé, à 15 heures, du méconnu et antinazi *Golem*, tourné à Prague en 1936 par Julien Duvivier.

Acteur-réalisateur, Paul Wegener y incarne le colosse à coiffure égyptienne, à la démarche robotique, qui demeure une des images les plus puissantes de la créature. Drame de l'ombre et de la lumière, son Golem préfigure les chefs-d'œuvre de la science-fiction et de l'épouvante cinématographiques, *Metropolis* (1927), de Fritz Lang, et plus encore *Frankenstein* (1931), de James Whale. Reste que la représentation méprisante du ghetto, le pouvoir démoniaque attribué au rabbi Loew, et jusqu'à la catastrophe finale, imputée à la séduction d'un preux chevalier chrétien par la fille du rabbin, vampire sexuel, créent le malaise.

### Golem Trump

Ces deux œuvres sont de leur époque. La catastrophe de la première guerre mondiale, l'humiliation de la défaite, le chaos de la République de Weimar, l'afflux massif de réfugiés juifs venus de l'Est en Europe occidentale, tout cela infuse dans ces évocations de la monstruosité incarnée. Mais ces figures originelles ne sont que le point de départ d'une iconographie plus riche et nuancée.

Pâte à modeler conceptuelle et figurative, le Golem peut aussi faire office de fable de la tentation démiurgique des artistes. Il y est traité alternativement d'un point de vue historique et iconographique et d'un autre, plus distant et analytique, qui considère sa légende comme l'une des fables où la créature échappe à son créateur. Pour cela, il a fallu aller chercher loin et dans bien des directions artistiques et géographiques. Deux d'entre elles se révèlent particulièrement riches, vers l'est, Prague et la Russie, et vers l'ouest, les États-Unis.

De ces derniers, où l'on peut se demander désormais quel mage imprudent a fait naître le Golem Trump, viennent deux types d'images, peintes et imprimées. Les imprimées, ce sont les avatars du colosse en « super-héros », qui rencontre Superman, Hulk, la Chose et autres créatures. On ne prêterait guère d'attention à ces imageries si plusieurs couvertures d'albums ne rappelaient qu'il s'est trouvé des auteurs pour imaginer un Golem écrasant les nazis et sauvant les juifs des persécutions, à l'instar de la créature de rabbi Loew. Et si elles n'avaient eu pour effet que d'intéresser des artistes au sujet. Le peintre Philip Guston réunit en une figure unique Golem, Frankenstein et fantôme encagoulé. Ronald Kitaj le traite avec plus d'ironie que de compassion, le montrant la tête bandée et courbé comme s'il souffrait d'une terrible sciatique.

### Mythe

Le plus étrange est cependant une très grande toile de Jules Kirschenbaum, né à New York et qui passa la moitié de sa vie à Des Moines (Iowa). Réalisée en 1999, *The Golem* juxtapose effets illusionnistes à la hollandaise et figures spectrales, allégories burlesques et signes macabres. Au premier plan, un Golem probablement androgyne gît de tout son long, paré des signes de la piété juive. Un chimpanzé ricane, perché sur le meuble où le peintre range ses flacons. Bizarre serait un euphémisme pour qualifier cette œuvre qui

www.lemonde.fr

Pays : France

Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)

conjugue réactivation du mythe et dérision de la création artistique, le singe étant à l'évidence le double du peintre.

D'Europe de l'Est viennent d'autres raretés. Les esquisses aquarellées en 1925 par le décorateur Ignati Nivinski préparaient les représentations du poème dramatique *Le Golem*, écrit par Halpern Leivick en 1920, critique de la révolution d'Octobre, à laquelle Leivick a d'abord participé avant de mesurer comment elle tournait. Le Golem échappe à son créateur, comme la révolution à ses premiers partisans. Dans les projets de Nivinski, dont certains furent refusés, le souvenir des peintures de Chagall pour le Théâtre d'art juif, de 1920, est plus que sensible. Mais l'interprétation politique demeure exceptionnelle, alors que celle, plus philosophique, de l'être vivant né de l'argile et voué à y retourner s'est répandue dans les dernières décennies.

Sur le mode tragique : la performance photographiée de Joachim Seinfeld, le visage barbouillé de terre. Sur le mode de l'absurde tournant au tragique : le film d'animation *Obscurité, lumière, obscurité*, de Jan Svankmajer, cinéaste tchèque qui, dans ces huit minutes, renouvelle le surréalisme du *Chien andalou*, de Buñuel et Dali.

Golem ! Avatars d'une légende d'argile. [Musée d'art et d'histoire du judaïsme](#), 71, [rue du Temple](#), Paris 3 e .  
[Mahj.org](#). Du 8 mars au 16 juillet.  
fermer